

EXÉGÈSE ET ANNONCE DE LA PAROLE

LE problème des rapports entre l'exégèse et la prédication — en prenant le mot au sens le plus large : homélie, catéchisme, réunions bibliques ou autres... — n'est pas un problème théorique : c'est pour beaucoup de prêtres une question de tous les jours.

Pour le professeur d'Écriture sainte qui écrit ces lignes, il s'impose évidemment. Son travail « professionnel » est de scruter l'Écriture de manière aussi scientifique que possible. Il n'est guère de page qui ne lui apparaisse, dès qu'il ouvre le Livre, hérissée de questions, voire de pièges : date du texte, éléments divers qui le composent, genre littéraire, positions diverses des critiques...; et si jamais un passage ne lui suggère rien de tel, il sait que cela n'est dû qu'à son ignorance : qu'il amorce une étude de ce qu'on a écrit sur ce texte, et il verra surgir les difficultés... Et le même homme, parce qu'il est prêtre, se trouvera un jour (voire très régulièrement) face à une assemblée eucharistique; il rencontrera tel groupe de jeunes, telle assemblée de laïcs du milieu populaire : il faut faire l'homélie, il faut parler de la Bible. Va-t-il changer de personnage ? Ou va-t-il déverser devant son auditoire toute son exégèse, avec son langage technique et ses questions insolites ?

Mais le professeur sait bien que sa situation rejoint celle des autres prêtres. Vicaire, curé, aumônier, tout prêtre parle de la Bible — au moins de l'Évangile — à des gens dont il connaît et essaye de partager la vie. Mais peut-être se souvient-il de ses cours de séminaire évoquant certains problèmes; ou bien il a occasion de participer à une session biblique; tout simplement il a sur sa table le *Vocabulaire de théologie biblique* ou un livre récent sur l'Évangile, dont « tout le monde parle ». Cela doit-il passer dans

ses contacts avec les gens ? Ou bien est-ce si hasardeux, si compliqué, qu'il vaut mieux cantonner la « science » dans le domaine de la culture personnelle (peut-être aussi de la méditation) ? Faut-il avoir peur de certaines vérités ? Faut-il scandaliser les gens ? Un prêtre a lu un article assez audacieux sur l'évangile de l'enfance dans Matthieu : que faire à la prochaine Epiphanie ? Raconter longuement le voyage de ces astrologues mésopotamiens, l'étoile et le reste ?... Il n'aura guère de conviction pour le faire : on lui dit que ce n'est sans doute pas « historique ». Alors, faut-il aller droit au fait ? « Ces rois-mages, mes frères, nous savons bien qu'ils n'ont jamais existé... » La loyauté exige-t-elle le scandale ?

La question ainsi posée — non sans quelque simplisme —, nous essayerons de procéder par étapes¹. Et schématiquement nous poserons quatre questions, qu'on pourra trouver naïves — ou saugrenues :

- qu'est-ce que l'Eglise ?
- qu'est-ce que l'exégèse ?
- qu'est-ce que la prudence ?
- qu'est-ce que la prédication ?

I. — L'EGLISE

Nous n'entendons pas tracer ici les grandes lignes d'une ecclésiologie. Mais nous croyons que l'Eglise est le Peuple de Dieu et le Corps du Christ. Cela veut dire que tout baptisé est investi d'un sacerdoce royal (1 P 2, 9), qu'il est un membre indispensable du Christ et a droit comme tel à l'honneur et au respect (cf. 1 Co 12, 14-27); bien plus, c'est aux tout-petits, non aux sages et aux habiles, qu'a été promise la plénitude de la Révélation (Mt 11, 25).

Il n'y a donc pas de « chrétiens de seconde zone », à qui pourrait n'être donnée qu'une partie de la vérité. L'his-

1. Il semble qu'on n'ait guère écrit sur le sujet en milieu catholique de langue française. Nous n'avons eu connaissance que d'un récent et très suggestif petit article de P. BEAUCHAMP, *Le métier d'exégète*, paru dans la revue genevoise *Choisir* (mars 1965, pp. 24-26). Hors du domaine français, quelques études, surtout allemandes, nous ont éclairé et guidé. Citons ici les deux qui nous ont été le plus utiles : l'une est plus théorique, celle de H. SCHLIER, *Was heisst Auslegung der Heiligen Schrift?* (« Qu'est-ce qu'expliquer l'Écriture ? »), dans *Wort und Wahrheit*, 1964, pp. 504-523. L'autre étude est faite d'exemples concrets (dont le plus développé concerne Jn 6); ce sont cinq articles de A. VOEGTLE, *Die Bedeutung der Evangelienforschung für Unterricht und Verkündigung* (« La signification des recherches sur l'Évangile pour l'enseignement et la prédication »), dans *Oberrheinisches Pastoralblatt*, 1962.

toire a connu des sectes ainsi hiérarchisées, parfois même dans l'ambiance chrétienne (par exemple les Albigeois, avec leur distinction entre « parfaits » et « croyants »), mais l'Eglise a violemment rejeté cette ségrégation. Il n'y a pas de science secrète; le « Mystère », naguère encore caché, est aujourd'hui proclamé à l'univers entier (Ep 3, 4-13); ce qui nous a été dit dans le creux de l'oreille, nous pouvons et devons le crier sur les toits (cf. Mt 10, 27). Il n'est pas question de distinguer dans l'Eglise des « maîtres », qui connaîtraient la vérité, et des disciples (ou des ignorants) qui n'en auraient que des notions élémentaires :

Ne vous faites pas appeler « Rabbi » : vous n'avez qu'un Maître (*magister, didaskalos*)², et tous vous êtes des frères (Mt. 23, 8).

Certains, pourtant, sont chargés de communiquer le Message aux autres; en bons pédagogues, ils agissent progressivement, à l'exemple du Christ lui-même, qui n'a pas tout dit à ses disciples dès le premier jour. Aux néophytes on donne du « lait », comme dit la première épître de Pierre, qui reproduit sans doute une catéchèse baptismale (1 P 2, 2). Mais le propre du lait est d'être une nourriture provisoire, et on s'inquiète lorsque l'enfant semble demeurer trop longtemps incapable d'assimiler la nourriture solide (cf. 1 Co 3, 2-3; He 5, 12-14).

Ce que nous venons de dire en général s'applique rigoureusement à la recherche biblique. L'exégèse a toujours existé dans l'Eglise; mais l'exégèse « moderne » a pris forme, peu à peu, depuis deux ou trois siècles; elle s'est développée d'abord plutôt en marge de l'Eglise, et on peut dire qu'elle n'y a obtenu droit de cité que depuis assez peu de temps — pratiquement avec Pie XII et ses successeurs³. Mais c'est dans l'exacte mesure où elle est

2. Une variante attestée par d'assez nombreux manuscrits a *kathégêtês*, ce qui est à peu près l'équivalent d'*exégète*. Le Christ est le seul « exégète » du Père vraiment autorisé. C'est ce que dit saint Jean : « Personne n'a jamais vu Dieu; le Christ, lui, l'a fait connaître (*exégêsato*) » (Jn 1, 18).

3. Jean XXIII, à l'occasion du cinquantième de l'Institut Biblique, soulignait l'importance du « sérieux scientifique... qui consiste... soit dans l'emploi des nouveaux moyens que le progrès de la science fournit peu à peu, soit dans le courage à affronter les problèmes nés des nouvelles recherches et découvertes » (*D. C.*, 1960, col. 337).

Paul VI, à son tour, à l'occasion de la 18^e Semaine italienne d'études bibliques, disait : « L'orthodoxie doctrinale que l'Eglise indique et recommande dans les travaux dangereux et attirants de l'exégèse moderne n'arrête pas l'étude, ne met pas un bandeau devant les yeux dans les recherches bibliques particulièrement ardues et complexes » (*D. C.*, 1964, col. 1353).

reconnue par l'Eglise que cette recherche doit devenir le bien commun de tous. Ses résultats, s'ils sont valables, doivent en droit être communiqués à tous les chrétiens. Par quelles méthodes ? Avec quels délais ? Moyennant quelle décantation des résultats certains au-delà des périodes de tâtonnements ? Ce sont là des problèmes pédagogiques que nous aborderons à notre chapitre « de la prudence », mais qui ne sauraient mettre en cause le principe d'une vérité unique, ouverte et accessible à tous.

II. — L'EXÉGÈSE

Mais qu'est au juste cette exégèse « moderne », qu'on imagine parfois comme une redoutable machine de guerre destinée à démanteler les vérités acquises, à renverser l'édifice péniblement construit de nos certitudes bibliques ? A moins qu'on n'y ait vu plus simplement l'éternelle remise en cause qui n'aboutit jamais, le doute perpétuel, l'impossibilité de jamais rien affirmer sur la Bible⁴...

Ce n'est pas le lieu de tenter la difficile entreprise d'un panorama, qui laisserait d'ailleurs apparaître bien des divergences. Mais on est frappé par une impressionnante unité d'appréciation chez tous ceux qui ont récemment essayé de faire le point⁵. Tous se retrouvent à peu près d'accord pour dire que le temps est passé de l'exégèse

4. Les catholiques ne sont pas les seuls à ressentir les choses de cette manière. Les protestants, qui ont dépassé depuis un demi-siècle au moins le stade de la griserie pour ce que l'exégèse avait de nouveau, ont parfois des réactions également blasées. On trouvera ainsi l'écho d'une certaine lassitude des prédicateurs protestants dans P. SCHERDING, *Le principe scripturaire et son application au ministère de la parole*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, 1956, pp. 208-231 : « Le but de tous ces efforts était de rendre le cadre qui contient la Parole divine toujours plus transparent... En réalité, le cadre s'est de plus en plus épaissi, le chemin entre le terrain de départ et le but visé est devenu de plus en plus long en s'encombrant de nouveaux obstacles » (pp. 211-212). En Grande-Bretagne, W. LILLIE exprime un scepticisme analogue et conclut à la supériorité du sens chrétien instinctif du prédicateur sur la recherche tâtonnante de l'exégète (*The Preacher and the Critic*, dans *Scottish Journal of Theology*, 1953, pp. 181-188).

5. Outre l'article de H. SCHLIER, cité en note 1, ces points de vue se retrouvent dans R. HUPFELD, *Was ist « praktische » Exegese ?* (« Qu'est-ce que l'exégèse « pratique » ? »), dans *Festschrift Schreiner*, Gütersloh, 1953, pp. 106-118; R. MARLÉ, *Le problème moderne de l'interprétation de l'Écriture*, dans *L'homme devant Dieu*, t. III (Mélanges de Lubac, coll. « Théologie », 58), Paris 1963, pp. 295-305; W. MARKSEN, *Exegese und Verkündigung* (« Exégèse et prédication »), dans *Theologische Existenz heute*, N. F., cahier 59, München, 1957; M. NOTH, *Die Vergegenwärtigung des Alten Testaments in der Verkündigung* (« L'actualisation de l'Ancien Testament dans la prédication »), dans *Evangelische Theologie*, 1952-1953, pp. 6-17.

purement philologique, analytique et descriptive, et qu'on passe actuellement à une exégèse qui veut être « la science du langage de Dieu parlé aux hommes par les hommes ⁶ ». Essayons d'éclairer cette formule.

En liaison avec la conception positiviste de toutes les sciences (y compris l'histoire), l'exégèse, surtout protestante et « libérale », du 19^e siècle a voulu retrouver derrière le texte biblique une « vérité historique ». Elle entendait par là des faits, des dates, des localisations géographiques, des paroles réellement prononcées telles quelles. On a daté des textes, on y a discerné des couches successives, on a utilisé les ressources de l'archéologie et du comparatisme littéraire. Et on a plus d'une fois abouti à un constat d'échec. Que savait-on, après tout cela, d'Abraham, de Moïse ou de Jésus ? Bien peu de chose. Avaient-ils même existé ? On pouvait tout juste affirmer qu'à des époques diverses, sous des influences qu'on discernait quelque peu, des hommes avaient écrit au sujet de ces personnages des choses souvent peu convergentes. Le résultat n'était guère encourageant pour la foi : on risquait de la ruiner à force de réduire les bases « historiques » sur lesquelles elle pouvait s'appuyer, ou bien on la condamnait à être une conviction purement subjective, non rationnelle, faisant fi de ces incertitudes. Si le « Jésus de l'histoire » était un inconnu, on pouvait encore adhérer au « Christ de la foi ⁷ ».

On se rend compte aujourd'hui que ce n'était là qu'une première étape. L'exégèse « scientifique » a dégagé un donné brut, « was da steht » (« ce qu'il y a là ») comme dit K. Barth ⁸. Mais, tel quel, cela ne sert à rien, parce que c'est sans vie. A peu près comme si je croyais connaître « par le dedans » un de mes amis sous prétexte que je dispose d'excellentes radiographies de son squelette et de ses principaux organes. Je ne connais pas encore l'auteur biblique après mon exégèse scientifique, parce qu'il n'est pas un chercheur de documents ni un écrivain soucieux de donner une pâture à un public, tels nos auteurs de romans policiers à grand tirage ou nos rédacteurs d'hebdomadaires à sensation. L'auteur biblique est un homme religieux au service de la foi de ses frères, et mon exégèse se doit de le rejoindre à ce niveau.

6. P. BEAUCHAMP (*art. cité en note 1*), p. 24.

7. Nous sommes très conscient du caractère simpliste, voire caricatural, de ce résumé. Il doit pourtant suffire pour poser la question en termes à peu près justes.

8. Cité par R. MARLÉ (*art. cité en note 5*), p. 297.

Soit par exemple un auteur de l'Ancien Testament qui raconte un événement. Cherche-t-il à garder pour l'avenir le souvenir d'un fait, à boucher les lacunes d'une chronologie, à satisfaire la curiosité des lecteurs ? Sûrement pas, ou en tout cas pas seulement. D'une manière ou de l'autre, il veut glorifier l'action de Yahweh dans l'histoire, parce que son Dieu est pour lui un Vivant qui agit dans la vie des hommes. Et en même temps qu'il écrit, il est en liaison avec la vie de son peuple qui, de fête en fête, commémore les plus décisifs des hauts faits de Yahweh, signifiant et nourrissant ainsi sa foi à une Présence toujours actuelle dans l'histoire. L'événement actuel est un signe⁹. S'il intéresse l'auteur dans ses détails concrets, c'est justement parce que ceux-ci témoignent de la manière d'agir de Yahweh et font grandir la foi du peuple¹⁰.

L'évangéliste, de même, rapporte une phrase de Jésus. Son souci premier n'est pas l'exactitude matérielle de celui qui ne veut pas laisser perdre les précieuses paroles tombées de la bouche du Maître aujourd'hui défunt. Il répète cette phrase pour une communauté qui doit y alimenter sa vie aujourd'hui et se convertir de plus en plus à son Seigneur toujours vivant. Ce sera, dès lors, un acte de fidélité que de « faire signe » à cette communauté par une légère retouche, un détail rajouté, une « allégorisation » qui transpose une parabole¹¹.

On a, dès lors, pu dire que la Bible elle-même est tout entière déjà une « exégèse¹² », qu'elle est déjà une « prédication » — et ici les deux mots, loin de s'opposer,

9. On comprend qu'un tel signe puisse être donné également par un récit fictif ou partiellement fictif : *sur le modèle de ce qui est réellement arrivé*, l'auteur de *Jonas* ou de *Judith* compose un récit qui fait écho à l'histoire du salut et comporte les mêmes leçons.

10. Ces idées sont développées dans l'article de M. NOTH (cité en note 5). On s'y intéressera d'autant plus qu'on sait à quel point l'auteur est un historien critique de l'Ancien Testament, et combien ses conclusions historiques sont parfois radicales.

11. C'est ce que dit la récente *Instruction* de la Commission biblique sur la vérité historique des évangiles : « Après que Jésus fut ressuscité des morts et que sa divinité fut clairement saisie, bien loin que la foi altérât le souvenir des événements, c'est elle qui affermit ce souvenir, parce que la foi prenait appui sur ce que Jésus avait fait et enseigné... A la manière dont Jésus lui-même, après sa Résurrection, « leur expliquait » aussi bien les paroles de l'Ancien Testament que les siennes propres, ainsi eux aussi expliquèrent les paroles et les gestes du Seigneur, comme le requéraient les exigences des auditeurs. « Assidus au ministère de la Parole », ils prêchèrent en adoptant différents modes d'expression, choisissant ceux qui convenaient à leur but et aux dispositions des auditeurs... » (*D. C.*, 1964, col. 713-714).

12. L'idée est abondamment développée dans la brochure de W. MARXSEN (citée en note 5).

deviennent synonymes¹³. Grâce à tout son appareil scientifique, l'exégète s'efforce de rejoindre un point de départ : événement ou parole. Il se rend compte bien souvent qu'il y a une certaine « distance » entre ce point de départ et le texte actuel de la Bible qui rapporte la parole ou l'événement. Mais au lieu de hausser les épaules comme ses prédécesseurs d'il y a cinquante ou cent ans, au lieu de s'indigner du manque de sérieux et d'objectivité des rédacteurs bibliques, il va continuer son travail. Pour parler ainsi de cet événement, pour encadrer ainsi cette parole, l'auteur devait avoir une idée. Et s'il y a deux traditions différentes, elles doivent correspondre à deux idées, à deux situations différentes. Quel était ce message qu'il s'agissait de porter ? Et quels étaient ces hommes concrets à qui on l'adressait ? Dans quelle situation se trouvaient-ils ? Et comme ce message est religieux, il atteint d'une certaine manière la conscience religieuse des hommes de tous les temps, à commencer par l'exégète lui-même. Celui-ci, tout en gardant sa volonté d'objectivité, ne peut ni ne doit éviter de passer lui-même dans son commentaire, de s'y compromettre¹⁴.

Sera-ce encore le rôle de l'exégète d'interpeller ses contemporains, de leur dire comment cette parole les concerne eux aussi, dans les situations concrètes de leur existence ? Ce n'est pas certain. Mais celui qui le fera, le « prédicateur », se situera dans le prolongement naturel du travail entrepris par l'exégète. Il y a continuité, et non rupture ou changement d'attitude. Pourtant nous avons encore un détour à faire avant de passer du chapitre de l'exégèse à celui de la prédication : il nous faut parler d'abord de l'indispensable prudence.

III. — LA PRUDENCE

On a pu remarquer que le thème de la prudence est de ceux qui reviennent sans cesse quand le magistère de

13. Cela vaut déjà pour le Christ lui-même, dont la présence au milieu des hommes est l'« exégèse » du Père (cf. *supra*, note 2).

14. Cette idée est développée par P. BEAUCHAMP (art. cité en note 1) : « Expliquer un texte, c'est dire autre chose que lui... Un texte ne dit pas ce qu'il veut dire, mais ce qu'il dit. Ce qu'il veut dire, c'est nous, avant d'autres et après d'autres, qui le disons ou avons à le dire. La Parole éjecte hors d'elle-même son commentateur, à l'air libre et à découvert. Passant alors d'un langage dans un autre, il le fera d'autant mieux qu'il en a conscience et qu'il l'accepte. S'y refuser, c'est refuser une naissance, par peur de voir la vérité sous une autre forme que celle sous laquelle on l'a d'abord expérimentée » (p. 26).

l'Eglise s'adresse aux exégètes et à ceux qui les suivent. Et non sans raisons. Ecoutons encore l'*Instruction* de la Commission biblique¹⁵ :

Ceux qui enseignent le peuple chrétien au moyen de la prédication ont besoin d'une extrême prudence. Avant tout, ils enseigneront la doctrine, se souvenant de l'avertissement de saint Paul : « Veille sur toi-même et sur ton enseignement avec une constante application. Ce que faisant, tu opéreras ton salut et celui de tes auditeurs » (1 Tm. 4, 16). Qu'ils s'abstiennent de proposer des nouveautés futiles ou pas suffisamment prouvées. Les opinions nouvelles déjà suffisamment établies, qu'ils les exposent, si c'est nécessaire, mais avec prudence en tenant compte de ce qu'est leur auditoire. Et quand ils racontent les événements bibliques, ils se garderont bien d'y ajouter des circonstances fictives, étrangères à la vérité¹⁶.

Tenir compte de ce qu'est l'auditoire, voilà l'essentiel, et c'est cela la vraie prudence et la vraie charité. Mais notons bien que cette attention aux auditeurs ne doit pas être unilatérale; il nous semble qu'on doit distinguer deux aspects toujours complémentaires de la prudence, aboutissant à deux sortes d'exigences.

Le premier point, c'est de savoir que *la phase d'élaboration d'une donnée exégétique* (« des nouveautés pas suffisamment prouvées ») *est l'affaire des spécialistes et non du grand public*. C'est du simple bon sens. Un de mes amis se fait construire une maison; on y trouve une pancarte interdisant l'accès « à toute personne étrangère au chantier », et c'est normal : si je prétends visiter, rien encore ne m'évoquera l'ambiance sympathique du foyer qui sera établi ici dans quelques mois; je ne verrai que des plâtras, je m'enrhumerai faute de fenêtres, je risque de me casser la jambe en tombant dans la cave parce qu'il n'y a qu'un trou là où sera demain l'escalier. Les chantiers de l'exégèse sont aussi malsains que ceux du bâtiment. Cela

15. Cf. *supra*, note 11. Le passage se trouve col. 716.

16. Le paragraphe suivant est également significatif : « Et cette vertu de prudence doit être cultivée surtout par ceux qui vulgarisent les écrits parmi les fidèles. Qu'ils aient soin de mettre en évidence les richesses supérieures de la parole divine... Qu'ils se fassent une règle absolue de ne jamais s'écarter en quoi que ce soit de l'enseignement commun et de la tradition de l'Eglise; certes, qu'ils fassent leur profit des développements de la science biblique et de tout ce que l'activité moderne apporte, mais qu'ils rejettent catégoriquement les opinions téméraires des novateurs. Il leur est sévèrement interdit de répandre, par une sorte de démangeaison pernicieuse de la nouveauté, n'importe quel essai de solution d'une difficulté sans avoir fait un choix prudent, un examen attentif, étant donné qu'ils troublent ainsi la foi d'un grand nombre » (col. 716-717).

tient en particulier au fait qu'on risque de se tromper gravement sur la nature des affirmations avancées.

Prenons un exemple. La question de Marie à l'ange dans le récit de l'Annonciation (Lc 1, 34) fait difficulté. On l'a assez généralement interprétée comme suggérant une décision de virginité perpétuelle.

Un auteur suggère une autre hypothèse : Marie, à la veille d'un mariage absolument normal, comprend la parole de l'ange comme évoquant la prophétie de l'Emmanuel (Is. 7, 14) interprétée dans le sens des Septante (« une *vierge* enfantera »), et elle s'étonne : comment elle, une fiancée, est-elle ici interpellée ? Comment cela se fera-t-il, puisque la Mère du Messie « ne connaît point d'homme » ?

Quelques années plus tard, un autre auteur propose de lire la « question de Marie » comme une simple « cheville littéraire », destinée uniquement à introduire la suite (il y a, dit-il, des exemples analogues ailleurs dans Luc). Ce qui compte, c'est ce qui suit (la conception par l'action du Saint-Esprit); le v. 34 est une simple transition; il ne faut pas chercher à analyser la psychologie de Marie, cela n'a rien à voir avec les intentions de l'auteur¹⁷.

Chacun de nos deux auteurs a été, bien sûr, séduit par son hypothèse; il l'a donc avancée avec quelque vigueur. Mais son idée était sans doute de la soumettre à l'épreuve de la discussion : les autres viendront après, ils réfuteront, retoucheront ou approuveront. C'est un langage de techniciens s'adressant à des techniciens. Que dire si un ouvrage de vulgarisation, voire un prédicateur, s'empare d'un de ces articles (un seul, bien sûr...) et va proclamer partout que c'est *la vérité*¹⁸ ?

Le vrai drame, c'est de prendre fait et cause pour une hypothèse comme s'il n'y en avait pas d'autre, comme si la patience n'était pas nécessaire pour permettre aux choses de se vérifier (ou les laisser tomber dans l'oubli). Nous parlions plus haut des Mages; qui peut dire aujourd'hui que la question est assez élaborée pour qu'on puisse *affirmer* quoi que ce soit sur le genre littéraire de ce texte ? Il faut attendre pour parler. Et attendre ne veut pas dire « mettre un délai », comme si l'on savait déjà ce que l'on pourra dire demain : la science n'est pas faite, les conjectures s'affron-

17. Nous résumons ainsi, avec un schématisme dont nous nous excusons, les positions de J.-P. AUDET (*L'Annonce à Marie*, dans *Revue biblique*, 1956, pp. 346-374) et de J. GEWIESS (*Die Marienfrage*, dans *Biblische Zeitschrift*, 1961, pp. 221-254).

18. Et que dire si l'année suivante un autre prédicateur (ou le même !) prêche du haut de la même chaire dans le sens de l'autre article !

tent, je ne sais pas actuellement ce que sera cette position ferme que je serai en mesure d'affirmer demain... ou après-demain!

Est-ce à dire qu'on doit continuer une lecture « naïve » des textes en cause, comme si aucune recherche n'était en cours ? Nous ne le croyons pas. Il faudra aborder plus loin cette question.

*

**

Supposons maintenant qu'au lieu des évangiles de l'enfance, nous parlions du début de la Genèse. Nous serons ici bien moins hésitants. Il est pratiquement reconnu par tout le monde qu'il existe deux récits différents, de mentalité nettement distincte; aucun d'eux ne donne des origines une histoire « événementielle » : les faits fondamentaux qui sont à la base de l'histoire religieuse de l'humanité y sont présentés sous une forme très particulière, avec des images empruntées pour une part au monde mésopotamien. A travers tout cela passe un message décisif, qui atteint tout homme dans les questions les plus vitales que lui pose son existence¹⁹.

Cet exemple, qui est fort clair et qui rejoint des résultats désormais acquis de la science (« opinions nouvelles déjà suffisamment établies », dit l'*Instruction*), nous amène à la deuxième forme de la prudence : *on compromet gravement l'évangélisation si on refuse de tenir compte de certains résultats de l'exégèse*. Ce qui serait imprudent, ce serait de considérer le début de la Genèse comme devant être pris entièrement à la lettre. Ce serait « ne pas tenir compte de ce qu'est l'auditoire », comme dit encore l'*Instruction*. En effet, nous ne vivons pas dans une chrétienté fermée ni dans un monde étranger à la culture moderne. Les enfants du catéchisme eux-mêmes ont à l'école entendu dire certaines choses sur les théories scientifiques de l'origine du monde; de toute façon, ils ne sauraient tarder à entrer en contact avec cette manière de voir les choses²⁰. Faut-il que leurs

19. Une mise au point de la recherche sur ces textes a été donnée récemment au grand public par J. DANIELOU, *Au commencement*, Paris, Seuil, 1963.

20. A titre d'indice, citons telle quelle (malgré ses naïvetés) la phrase qu'écrivait récemment un élève de troisième en réponse à la question « Crois-tu en Dieu ? » : « Evidemment, je crois en Dieu, car je suis chrétien, mais certains médecins ont démontré que certaines vérités de l'Eglise sont fausses. Par exemple : le bébé-éprouvette; cette façon de faire un homme est totalement différente de ce que dit l'Eglise. »

Et puis il est très difficile de concevoir ce que nous ont dit les curés avant

connaissances bibliques s'écroulent alors avec les mythes de l'enfance ? Il faut aller au-devant de cette crise, et esquisser (autant de que c'est possible pour cet âge) une lecture centrée sur les vrais axes, c'est-à-dire sur une découverte de ce qu'est l'humanité en face de Dieu à la source même de son existence.

D'une façon plus générale, les progrès de la culture, de la formation technique et de l'esprit critique²¹ amènent des questions. Celui qui lit (ou entend lire pendant la semaine sainte) les récits de la Passion selon saint Matthieu et selon saint Jean sera frappé, s'il est attentif, par une série de différences, voire de contradictions apparentes. Par exemple, Jésus chez Pilate se tait dans Matthieu, et son silence est souligné comme étonnant; dans Jean, au contraire, il fait une série de déclarations d'une grande densité; faut-il dire que les deux récits sont littéralement exacts ? De même celui qui parcourt la Bible doutera qu'Isaïe ou Daniel aient prédit avec grand détail des situations distantes d'un ou plusieurs siècles, ou que Jonas ait passé trois jours dans le ventre de la baleine...

On sait l'angoisse dramatique des intellectuels catholiques de la génération qui nous a précédés entre une science qui commençait à atteindre des résultats solides et une Eglise qui semblait les rejeter sans discernement²². Il ne faudrait pas que notre présentation de la Bible aujourd'hui ait des effets analogues sur un monde plus populaire. Peut-être ne provoquerait-on pas de crises spectaculaires, mais seulement une désaffection à l'égard d'une religion « décidément pas sérieuse », et l'impossibilité radicale pour des incroyants de s'approcher de la foi. Un signe qui montre la réalité de ce risque est la place des arguments bibliques dans la propagande athée : si l'on montre l'« absurdité » de la Bible à des gens qui n'ont pas occasion d'entendre un autre son de cloche, on leur ôte toute possibilité d'accéder

notre communion solennelle : Adam et Eve, leur péché mortel, le paradis terrestre... Il y a certaines questions de la religion qu'il ne faut pas se poser. Sinon, je crois qu'on laisserait tomber le christianisme. »

De quelle « prudence » faut-il user pour éviter de pareilles confusions ou y mettre fin ?

21. Tout cela constitue des formes de cet « accroissement du niveau de la culture populaire » que Paul VI (discours cité en note 3) salue comme un des éléments favorables à l'extension de la culture biblique (*D. C.*, col. 1254). C'est vrai, certes, mais à condition que cette culture biblique cherche à être toujours accordée au type et au niveau de la culture profane de ceux à qui elle s'adresse.

22. On lira des pages émouvantes à ce sujet dans les lettres de Maurice Blondel et de l'abbé Joannès Wehrlé (écrites en 1924, au moment de la condamnation du manuel biblique de BRASSAC), qui ont été récemment publiées par le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* (1963, pp. 117-136).

au Christianisme ou de maintenir leur foi dans le cadre d'une vie adulte et consciente²³.

Bref, la vraie prudence consiste à *être attentif à la réalité tout entière* au milieu de laquelle on se trouve.

Etre attentifs d'abord à la foi de l'Eglise et aux enseignements précis de son Magistère. En une très belle formule, Paul VI nous rappelle que la loyauté dans ce domaine est ce qui

permet à l'exégète fidèle de tout connaître et de ne rien perdre : connaître ce que les sciences anciennes et nouvelles savent nous offrir d'une manière rationnelle dans le domaine scripturaire, et ne pas perdre ce que la sagesse de la foi sait y être contenu²⁴.

Etre attentifs aussi à l'état de l'exégèse, en essayant d'être assez « au courant » pour distinguer les hypothèses hasardeuses (où s'esquisse peut-être une solution future, mais qui peuvent aussi être des impasses) et les résultats suffisamment solides pour être communiqués.

Etre attentifs enfin à l'état intellectuel et spirituel de ceux à qui nous nous adressons, avec leur attachement au passé ou leur élan vers l'avenir, leur esprit routinier ou leur mentalité scientifique et technique, leur besoin de nouveauté à refréner ou leur refus de réfléchir appelant un « réveil ».

Au demeurant, la prudence est affaire de cas particuliers, et nous n'avancerions guère si nous voulions préciser plus.

IV. — LA PRÉDICATION

Un certain nombre de choses que nous avons déjà dites comportent une application directe à la prédication. Nous ne visons pas à faire un traité de prédication; mais, pour conclure, nous voudrions proposer quelques lignes directrices et un exemple.

1° Un premier principe est que le prédicateur ne doit

23. Nous avons été frappé en ce sens par la lecture d'un manuel provenant d'Allemagne de l'Est qui nous était tombé entre les mains il y a quelques années. Les arguments étaient d'une pauvreté effrayante, mais ils portaient sans doute. On se souvient aussi des arguments athéistes tirés des exploits des premiers cosmonautes : ils étaient montés au « ciel » et n'y avaient pas trouvé Dieu. Un certain littéralisme biblique rend possibles de telles « démonstrations ».

24. Discours cité en note 2.

rien dire qu'il sache faux ou probablement faux. Si nous n'admettons pas qu'il y ait dans l'Eglise une catégorie privilégiée d'« initiés », il n'est pas possible de mentir à quelque public que ce soit. L'exégète qui prêche se doit de ne rien dire qu'il aurait honte de répéter à son cours ou dans une réunion d'exégètes (ce qui ne veut évidemment pas dire que son homélie doit reprendre tout ce qu'il dirait dans un exposé technique!).

Une pareille attitude pourrait amener à refuser de parler sur certains textes dont l'exégèse est en pleine évolution et le sens difficile à fixer. Il est probable que le plus souvent cela forcera à aller à l'essentiel. Ce qui est en cause, c'est moins souvent le message religieux d'un texte que sa date, le détail des événements, sa situation dans un ensemble. Si je pense qu'un logion évangélique provient d'un autre contexte que la péricope où je le lis, je ne m'occuperai pas de ce que Jésus a fait « ce jour-là », de l'endroit où il a parlé, de l'état d'esprit des auditeurs, mais j'irai au cœur de la parole elle-même. Finalement j'« enseignerai la doctrine », comme le disait le document cité²⁵, et je ferai un peu moins de géographie et de psychologie; la foi de mes auditeurs n'y gagnera-t-elle pas ? Et si j'ajoute, à l'occasion, que telle parole s'est éclairée après la Résurrection, grâce au travail de l'Esprit de Jésus toujours vivant dans l'Eglise (et que cette lumière a pu entraîner à préciser le texte), ce souci de vérité aidera mes auditeurs à comprendre ce que sont l'Eglise et la transmission de l'Evangile au long des siècles. On peut sans doute imaginer des cas plus difficiles, mais cette *règle de la vérité* doit être retenue.

2° Cela ne suffit pourtant pas, car il ne s'agit encore que de la conscience du prédicateur; à la limite, elle serait d'autant plus en paix qu'il serait plus ignorant : si l'on n'est pas conscient des difficultés d'un texte, on ne risque pas d'être gêné par elles... Mais justement, on ne doit pas être ignorant, et notre deuxième règle sera la *règle de la compétence*. Il faut faire son possible pour avoir une vue critique juste du texte sur lequel on prêche. Ce n'est peut-être pas toujours facile. Le prêtre qui a fait ses études il y a un certain temps sent que la science a progressé; s'il cherche des instruments accessibles en langue française, il ne trouvera rien de vraiment satisfaisant²⁶. Le moins

25. Cf. *supra*, p. 66.

26. Pour les péripécopes dominicales, signalons, d'une part, le « Commentaire littéral des évangiles » de A.-M. ROGUET, publié dans les *Notes de Pastorale*

qu'on puisse faire en tout cas sera de recourir à la Bible de Jérusalem avec ses notes et ses indications marginales; pour les Synoptiques, la comparaison attentive avec les passages parallèles est toujours enrichissante; tout prêtre devrait posséder et utiliser constamment une bonne synopse²⁷. De toute façon, une culture biblique sans cesse mise à jour est un devoir pour le prêtre d'aujourd'hui, et la réforme liturgique rend cette exigence encore plus urgente.

3° En troisième lieu, nous donnerons une *règle de loyauté envers la totalité du message*. Il ne faudrait pas qu'un souci d'adaptation à l'auditoire amène peu à peu une mutilation du donné biblique qui se trouverait limité à quelques aspects toujours les mêmes, par exemple les exigences morales du Christianisme (à dire vrai, le choix actuel des péricopes pauliniennes du missel semble très marqué par cet aspect, au détriment de valeurs plus « kérygmatisques »), ou certains aspects de l'action du Christ. Vögtle, qui développe ce point²⁸, insiste sur une catéchèse des miracles. Ne risquons-nous pas, quand l'évangile dominical raconte un miracle, de prêcher sur l'épître, ou sur un aspect latéral de notre texte? Il faut fortifier la foi à l'« action directe » de Dieu dans l'histoire. Mais cela suppose justement une évaluation biblique correcte de ce qu'est le miracle : non pas geste spectaculaire gratuit, mais signe et témoignage de la présence divine, de l'amour concret du Seigneur, du monde nouveau instauré par sa présence. Le temps du Christ, point central de l'histoire du salut, devient alors le lieu où il convient le mieux qu'une action directe et « significative » ait trouvé place. Plus généralement, une prédication concrète, vivante, n'est pas seulement attentive aux consignes données par le Christ. Elle évoque aussi et avant tout l'histoire du salut racontée

Liturgique depuis le n° 52 (Avent 1964), et le *Guide de l'Assemblée chrétienne*, de T. MAERTENS et J. FRISQUE (Casterman, Paris-Tournai, 1964 et suiv.). Les « exégèses » fournies par ce dernier ouvrage pour chaque dimanche pourront être utilisées avec profit, mais elles n'échappent pas toujours à la tentation de choisir d'une manière unilatérale une interprétation encore conjecturale, sans signaler les autres hypothèses. Signalons encore X. LÉON-DUFOUR, *Etudes d'évangile* (Seuil, actuellement sous presse), qui devrait rendre de grands services.

27. La synopse du P. LAVERGNE, qui a rendu tant de services, est aujourd'hui bien dépassée au point de vue technique. Mais nous aurons bientôt le choix entre deux excellentes synopses françaises. Celle du *Cerf* n'est pas encore parue. Celle de L. DEISS (Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1963-1964) est un outil précieux; le volume de commentaire aide à saisir pas à pas la signification des divergences et des convergences.

28. Etude signalée *supra* en note 1, 2° article, pp. 200 ss.

par la Bible et continuée aujourd'hui dans l'Eglise, et spécialement dans la célébration eucharistique²⁹.

4° Si nous abordons maintenant le cœur du problème, nous y soulignerons l'importance de la *règle de l'actualisation de l'Écriture*. Nous avons dit que l'exégèse aboutit normalement, au-delà des analyses de détail, à découvrir un appel adressé à l'homme par une situation donnée où Dieu se révèle; cette révélation se fait normalement par la lecture religieuse d'un événement, lecture s'imposant à la conscience ou provoquée par une parole explicite d'un prophète ou du Christ. Dans saint Paul (et déjà d'une certaine manière dans l'Évangile) c'est une situation de vie dans l'Eglise qui est éclairée, dans la lumière de Pâques, par une parole de Jésus ou par un aspect de son Mystère.

Il s'agit d'abord pour le prédicateur de prendre conscience aussi nettement que possible de cette situation et de la manière dont le Seigneur y intervient. C'est ce qu'il demandera à l'exégèse; peut-être celle-ci détectera-t-elle plusieurs étapes, plusieurs moments de la vie du Christ et de la communauté primitive où la même parole s'est fait entendre, prenant ainsi des résonances différentes. Le pasteur devra ensuite repérer en quoi cela concerne sa communauté. Les situations évangéliques ou bibliques ne sont jamais (ou rarement) si particulières qu'elles n'aient pas de contact avec la vie des chrétiens d'aujourd'hui. Et si, justement, telle parole, tel événement a été lu jadis dans plusieurs ambiances, nous aurons des chances d'y trouver une amorce pour notre propre actualisation.

5° Mentionnons enfin *la règle de convergence*. Face à un texte, on peut parfois hésiter entre plusieurs interprétations. Il nous semble qu'il faut toujours préférer les affirmations qui sont corroborées par d'autres textes. Il n'y a sans doute pas de vérité biblique de quelque importance qu'on ne trouve formulée plusieurs fois dans l'Écriture (avec peut-être des degrés inégaux de clarté et d'explicitation), parce que la pensée du Seigneur est une, et que sa pédagogie tend à souligner et à répéter tout ce qui est important. Tirer une leçon d'un texte unique — surtout s'il peut être interprété également d'une autre manière — c'est le plus souvent accepter l'arbitraire sans contrôle.

29. Cf. *Constitution de Vatican II sur la liturgie*, art. 35, § 2.

Tout cela étant posé, il faut faire l'homélie. L'essentiel sera d'y retrouver le message contenu dans le texte. Peu importe que la présentation parte de la Bible elle-même ou de la vie actuelle. Il ne nous appartient pas de faire un traité sur l'homélie. Mais nous croyons en principe que celle-ci découlera de l'unité intérieure du pasteur en profonde communion avec son peuple, et avec la Parole, qui alors ne « reviendra pas sans résultat, sans avoir... réussi sa mission » (Is 55, 11)³⁰.

*
**

Nous voudrions, pour finir, éclairer ces remarques par un exemple. Nous avons été amené, au moment où nous préparions cet article, à étudier le « récit du jugement dernier » de Mt 25, 31-46. Le texte est actuellement dans le missel au lundi de la première semaine de Carême, mais il est de ceux que la réforme liturgique nous fera sans doute lire le dimanche. Nous pouvons essayer d'imaginer comment l'exégèse pourrait aider à faire l'homélie à cette occasion.

Le passage est complexe, peut-être bâti sur deux paroles de Jésus : une petite parabole du berger séparant brebis et boucs (parente de celle de l'ivraie et de celle du filet), et une parole évoquant Jésus servi à travers l'affamé, le malade, le prisonnier, etc. Les noyaux seraient donc les v. 32b-33 et 35.36.40; ces éléments auraient été ensuite développés (au moins le second), rapprochés l'un de l'autre, situés dans le cadre du jugement par le Fils de l'Homme, intégrés au grand discours eschatologique des ch. 24 et 25 de Matthieu comme un achèvement de ce discours et peut-être comme une charnière avec le récit de la Passion (où Jésus lui-même va se trouver ayant soif, nu, étranger, prisonnier...)

Des questions se posent, sur lesquelles les exégètes ne sont guère d'accord.

Qui est jugé ? Les païens seuls ? Tous les hommes, de l'origine à la fin du monde ? Les contemporains du jugement (après l'évangélisation universelle évoquée par Mt 24, 14) ? Plus radicalement, est-ce bien de jugement que parlait le logion primitif ?

Par rapport à quoi est-on jugé ? Bien sûr, il s'agit de secours matériel (et peut-être aussi spirituel, s'il ne

30. On trouvera un cheminement très semblable au nôtre (et dont nous nous sommes inspiré) dans l'étude (citée *supra* en note 5) de W. MARXSEN (p. 56).

s'agit dans le texte que d'exemples). Mais secours donné à qui ? Aux chrétiens ? (c'est le sens habituel de « frères » — v. 40 —, mais le mot est-il surajouté ?) Ou à tout homme ? Peut-on être sauvé sans connaître le Christ ? Les chrétiens eux-mêmes seront-ils jugés uniquement sur leur attitude envers les « pauvres » ? Le Christ est-il « présent » dans les pauvres ? De quelle manière ?

Nous pourrions justifier chacun des points de cet « état de la question », ou esquisser des réponses aux questions. Ce n'est pas ici le lieu. Mais que va faire le prédicateur ? Faut-il attendre que l'exégèse ait vu plus clair pour pouvoir parler ? Faut-il prêcher en tournant le dos à une recherche si conjecturale ? Sûrement ni l'un ni l'autre.

Négativement, le prédicateur ne s'étendra pas trop sur l'« imagerie » du jugement (apparition du Fils de l'Homme, anges, rassemblement universel, feu éternel), d'autant plus que cela semble appartenir aux couches secondaires du texte. En outre, à cause du caractère assez artificiel du discours, on n'attribuera pas une grande importance à la date où Jésus a dit ces paroles : les lire en fonction des préoccupations de Jésus à la veille de sa mort serait peu valable...

Mais positivement, ce texte peut apparaître comme la réponse du Christ à un certain nombre de questions importantes. Sans doute Jésus n'a-t-il parlé qu'une fois, et dans des circonstances données qu'on voudrait pouvoir reconstituer. Mais si ces paroles ont été reprises en fonction d'autres situations, cela n'a pas moins de valeur pour nous : c'est le Seigneur toujours vivant qui continue à répondre aux hommes dans l'Église. Pour un cercle biblique, on pourrait sans doute évoquer toutes ces questions. Pour une homélie, on se contentera de choisir celle qui correspond le mieux à la situation concrète. Voici, très schématiquement, quatre questions auxquelles peut répondre ce texte, et la ligne que pourrait suivre l'homélie dans ces quatre optiques :

1° Savons-nous reconnaître Jésus dans nos frères les plus proches ? (c'est peut-être le sens de la parole primitive). Nous sommes en lui membres les uns des autres ; vivons-nous en ce sens ? Dans une communauté chrétienne où existe le risque de l'individualisme, cette ligne est bonne.

2° Comment les païens sont-ils sauvés ? Dieu ne les abandonne pas : leur conscience les pousse à l'entraide et au respect des plus pauvres. Ils découvriront un jour qu'en

obéissant à cette voix intérieure ils ont servi Jésus lui-même; ne pouvons-nous les aider à vivre dans cette générosité, et les préparer à reconnaître Jésus dès cette terre? Pour une communauté immergée en plein monde incroyant, cet appel aura un sens.

3° Le Seigneur s'intéresse-t-il vraiment à nous? Pourquoi alors tant de détresses? Notre souffrance rejoint la sienne: il jugera les hommes sur leur conduite à notre égard et à l'égard de ceux qui souffrent comme nous. Ce message peut retentir de manière significative en un temps de calamité ou de découragement, dans un monde très pauvre, un groupe de malades, etc.

4° Sur quoi le Seigneur nous juge-t-il? Foi, rectitude morale, engagement apostolique? Oui, sans doute, mais cela n'est pas complet sans le souci des plus démunis. Le monde aujourd'hui est un monde d'affamés, d'exilés, de gens sans liberté vraie: que faisons-nous pour le Christ qui souffre en eux? Que faisons-nous pour que les peuples bien nourris, enracinés sur leur sol, libres, soient au service des autres? Dans le monde occidental d'aujourd'hui, cette parole doit être entendue par bien des hommes.

Ce ne sont là que des ébauches. On devine tout ce qu'il faudrait comme sens pastoral et comme sens théologique pour mener à bien ce que nous avons esquissé. Mais chacune de ces pistes nous semble justifiée par le texte et significative pour le monde d'aujourd'hui.

*
* *

Ces pages, qui se voudraient modestes, espèrent avoir ouvert quelques pistes. Il faudrait approfondir, voir comment les différents livres et genres littéraires de la Bible peuvent nourrir les différentes formes de « prédication », et ce, suivant les différents niveaux de culture humaine et de vie religieuse de ceux à qui on s'adresse. Cela amènerait bien des subdivisions et révélerait sûrement de nouvelles questions. Puissions-nous seulement avoir montré qu'exégèse et prédication ne sont pas ennemies, et que de larges voies sont ouvertes à leur collaboration.

C. WIENER.

Séminaire de la Mission de France.